

YVES GAILLARD

La Grande Ellipse

Editions
MAGS
OPTIS

L'HEURE DU PASSAGE

La pluie frappe la vitre, et, machinalement, j'efface la buée. En bas, la rue est presque déserte. Seulement une ombre rapide, la tête enfoncée dans le col d'un vieux manteau, et qui se noie dans le brouillard de la pluie. Ils ont allumé les lampes dans le bar, en face, mais il ne doit pas y avoir grand-monde. Peut-être, même, il n'y a personne...

Une bourrasque de vent a rabattu la pluie. Je n'ai plus rien vu de la rue. Ce doit être un soir de décembre... Le village où je suis importe peu. Il s'éloigne derrière moi et n'a pas plus d'intérêt qu'une fourmilière abandonnée.

Le chemin de la colline était rude et long. Il y avait une gare, enfouie dans les arbres. Je savais qu'elle existait. De toute éternité. Du sommet de la colline, je

La Grande Ellipse

l'avais aperçue, derrière un rocher, juste au pied d'une petite falaise. Les quais devaient être mouillés.

Le train vient et repart, La Grande Ellipse puis se perd dans la nuit, à 21 h 20... Cela faisait des jours que cet horaire hantait mes rêves : un panneau jaune, portant l'indication unique de ce train. Il était là, dans la salle d'attente.

Le soir était tombé. Les quais étaient déserts, glissants. Il n'y avait pas de rails. Une gare désaffectée.

Tout au bout, j'ai découvert le banc. Et cette femme avec un grand chapeau orné de fleurs blanches, qui y était assise. Un voile couvrait son visage. Près d'elle, sur le banc, une pelote de laine, des aiguilles à tricoter et une écharpe inachevée. Elle ne bougeait pas. Elle regardait la colline. Une fumée fine et noire s'en élevait comme un ruban.

Je lui demandai ce que c'était. Elle répondit sans même se tourner vers moi.

« Une maison, qui brûle depuis trois cents ans... *Sa* maison... »

Le sifflet, étouffé par un air trop lourd... Le train s'est arrêté devant le quai. J'ai sauté dans le premier wagon. Sur le quai, la femme n'avait pas bougé, mais je pouvais voir son visage. Elle avait soulevé le voile, repris son tricot et souriait.

L'Heure du passage

Alors j'ai eu peur.

La gare s'éloignait. Le ciel était noir. J'ai fait quelques pas dans le wagon vide, puis je me suis installé dans un compartiment avec la certitude que le train entier était vide.

Le train filait dans la nuit, vers la fumée devenue maintenant lumineuse. Je me suis assoupi, bercé par le bruit régulier du wagon sur les rails.

L'ALCHIMISTE

Le grincement des freins m'apprit que j'étais arrivé à destination. Je suis descendu. J'avais l'impression de connaître ce village depuis toujours. Le trottoir filait sous mes pas comme une rivière. J'ai abouti à un chemin de terre bordé d'arbres, qui grimpait vers le sommet de la colline. Près d'un étang, j'ai découvert une vieille bâtisse. J'ai ralenti le pas.

La Grande Ellipse

Puis j'ai crié deux mots et j'ai passé la porte.

Il y avait de la lumière au sous-sol. J'ai descendu les marches. J'entendais un léger cliquetis de verres et le souffle d'un réchaud à gaz. La porte était entrebâillée. Une lumière diffuse éclairait un tas de matériel hétéroclite : des cornues, des tubulures, des objets étranges auxquels j'étais incapable de donner un nom. Je ne l'ai pas vu tout de suite.

Dans l'ombre, il observait une réaction dans une éprouvette qu'il tenait à hauteur de ses yeux. Le liquide, d'abord bleu, devenait violet, puis mauve.

« Regarde, dit-il. Il vire au rouge. »

Maintenant, en effet, il était comme du sang.

« C'est plus efficace que la poudre. »

Il s'éloigna, tenant toujours son éprouvette. La coinçant dans une pince de bois, il l'approcha alors d'un récipient qui chauffait. Un thermomètre comme je n'en avais jamais vu était plongé dans du métal en fusion. Il arrêta le feu. Le métal devint bleu, puis une petite tâche jaune se forma en son centre et commença à s'étendre.

« C'est l'instant le plus délicat. »

Il avait mis son chronomètre en marche et, au moment précis, il versa le contenu de l'éprouvette dans le métal liquide. Alors, tout alla très vite. Il prit le récipient et le mit sur un autre feu.

« Regarde. »

Généralement, le jaune s'effaçait pour laisser place au gris. Là, tout à coup, le jaune se mit à se propager sans se laisser avaler et à briller de plus en plus. Le minutier sonna. Il retira le récipient et en versa le contenu dans des moules qui baignaient dans de l'eau. Sous la lumière du spot, l'éclat du métal était insoutenable.

« Regarde comme il est beau », dit-il en me tendant un bloc qu'il avait démoulé.

Je le touchai avec appréhension. Je pensais qu'il était brûlant. Sa chaleur était supportable. Il était doux et lisse.

« Il est d'une pureté exceptionnelle. »

Me prenant par le bras, il m'entraîna au fond du laboratoire. Nous avons descendu trois marches. Il alluma la lumière : l'éclat de milliers de barres savamment entassées m'éblouit. Jamais je n'avais tant vu de soleil.

« Il est mort, dit-il avec un air grave. Il a besoin d'être réduit à sa première matière. Après sa réincrudation, il deviendra vivant. Mais ça, c'est dur... très dur.

– Les résultats sont déjà très surprenants, hasardai-je.

La Grande Ellipse

– Pour toi, qui assistes pour la première fois à une transmutation. Pour moi, ce que tu as vu, c'est de l'artisanat. Pour le reste... il faut du courage, de la persévérance... Attends-moi dans huit ans. Sois à l'heure. »

Souvent, le chemin du retour paraît inexistant. On se retrouve dans un lit ou dans un autre village, sans savoir ni comment ni pourquoi.

Je me suis retrouvé dans le bar, assis sur un tabouret, près du percolateur. Dehors, la rue était déserte et noire. J'ai bu un verre, puis je suis sorti. J'avais une course très importante à faire.

LES MOTS DANS LA CHAPELLE

J'ai franchi le gros portail de fer d'une petite cour. Les gonds grinçaient, et la petite cloche miteuse qui pendait misérablement a fait entendre un horrible

petit bruit de ferraille rouillée. Les dalles de pierre étaient humides et collaient aux pieds. Une calèche était là, avec son vieux cocher, près de la chapelle où j'avais rendez-vous. J'ai poussé la porte de bois.

En descendant l'escalier de pierre, une odeur de renfermé et de cave m'a assailli. Je suis entré dans la crypte. Ce devait être le sas. J'ai ouvert doucement la porte. Quelqu'un était là, qui m'attendait. Nous avons échangé quelques mots.

Il fallait que je trouve les mots clés et précis.

J'ai dit : « Me voici. »

Et il m'a répondu.

« Tu as devant toi un temps immense, dit-il. Ce matin, j'ai trouvé sur ma route les yeux du vieux prophète. Tu trouveras toujours des messages au long de tes voyages. Ils te guideront.

– Cette femme, à la gare...

– Oui. Astima... »

Il sembla rêver, tout à coup. Son regard traversa le noir de la nuit, vers les nuages.

Tout a commencé à se fondre dans une brume grisâtre. Les murs n'existent plus dans un tel univers. Alors l'esprit s'élève au-dessus du corps, et on distingue des horizons lointains dans une multitude de dimensions. J'allais faire le voyage de la Spirale, accomplir le pèlerinage le long du chemin creux qui

La Grande Ellipse

s'étirait comme un immense élastique derrière la porte.
Et, ce soir, je n'étais pas seul.

Nous avons marché toute la nuit. La lune lentement parcourait l'écliptique. Je la sentais vibrer dans l'espace en un silence grandiose, comme une sphère de verre dans un liquide lourd.

Nous avons dépassé les derniers arbres. La végétation rare n'en finissait plus de se clairsemer pour laisser la place au sable humide et frais. Nous suivions inlassablement la voie dallée qui fuyait vers le désert. À droite, une grande auréole orange colorait le sable. En son centre, un trou noir. Un puits sans fond, aboutissant certainement à un autre univers. Parfois, nous dépassions d'autres auréoles, mauves, vieux rose, et même d'un bleu profond. Tout le désert en était parsemé.

Nous nous sommes arrêtés un moment au pied d'une pyramide bleue jaillie de l'intérieur des terres, comme une pointe immense. Les étoiles lointaines scintillaient et les anciennes constellations étaient à peine modifiées depuis des temps immémoriaux.

Un grand cortège aux vêtements de feu a descendu les marches de l'immense pyramide. Tout là-haut, nous distinguions une forme puissante debout sur son piédestal d'or. Elle a glissé lentement sur l'écharpe de soie

rouge qui coulait sur les marches. Le cortège maintenant formait une haie, et chaque homme se prosternait à son passage et baisait le bord de sa cape d'azur. Une musique indéfinissable perlait des nuages comme des milliers de xylophones.

Le grand pharaon nous aperçut, et l'écharpe de soie s'est déroulée jusqu'à nous. Ses pas gracieux s'étouffaient sur un tapis moelleux. Nous étions face au grand escalier, et le sommet de l'édifice commençait à se perdre dans la profondeur du ciel.

Nous sommes tombés à genoux. La voix du pharaon vibra dans l'air tiède.

« Le grand soleil a baigné d'or le jardin sans limite. Voyez-vous les couronnes de lumière qui parsèment les sables bleus ? »

Mon regard a embrassé l'horizon. Le désert était bleu. Du bleu d'un ciel léger. Nous nous sommes remis en marche.

Les auréoles colorées flottaient au-dessus du sable. Le chemin serpentait entre elles. Le soir, il fallait faire très attention pour ne pas pénétrer dans leurs anneaux.

Les auréoles devenaient de plus en plus nombreuses. Nous les frôlions sans cesse. Un immense labyrinthe nous avait envahis ; nous étions comme des billes au milieu d'un incroyable *flipper*. Une onde

La Grande Ellipse

sonore émanait de chaque auréole. Maintenant, c'était comme une symphonie, un océan musical.

Toute peur nous avait quittés. Arrivés au pied d'une lueur mauve, nous avons forcé l'auréole.

Elle avait la chaleur de notre corps et la consistance d'une eau légère. Des milliers de couleurs scintillaient sur nos visages. Le sol glissait sous nos pieds et nous entraînait irrésistiblement vers le gouffre noir central.

Soudain, comme un long vertige. Nous flottions dans l'apesanteur. Le bas et le haut ne signifiaient plus rien. Des rubans de couleurs apparaissaient et se déformaient comme des fumées de cigarettes. Une masse rosée tournoyait ; des sons aigus et modulés traversaient l'espace de part en part. Un nuage clair avançait par déformations successives. Des objets lumineux nous croisaient en sifflant comme des balles et disparaissaient aussitôt, engloutis par le vide.

Puis tout sembla se ralentir. La masse rose s'épuisait et virait à l'orange. D'autres masses commençaient à se rejoindre. Elles se fondirent bientôt en une brume bleutée. Les quelques grains de lumière qui brillaient encore s'éteignirent petit à petit. Quelques formes apparurent fugitivement, puis disparurent.

Il nous sembla que l'on tombait. Quelque chose de doux naquit sous nos pieds, comme un moelleux tapis de laine. Un léger souffle de vent balaya les nuages, et

Les Mots dans la chapelle

des étoiles réapparurent dans un ciel pur et lavé, noir comme de l'encre. On distinguait de merveilleuses nébuleuses colorées et des galaxies qui tournaient lentement sur elles-mêmes. Tout s'était infiniment rapproché, net et lumineux, presque à portée de main. Le grand froid de l'espace nous a étreints. Jamais une telle plénitude ne nous avait habités. Nous étions le corps et le souffle d'un espace incommensurable, et les lumières qui jaillissaient de nos yeux faisaient naître des étoiles qui perlaient sur des sources d'argent.

J'ai levé les yeux. La pièce sentait le moisi. La porte était restée ouverte. La grande rupture avait encore éclaté cette nuit-là. Pour l'instant, c'était un vide immense. J'ai flâné dans les rues, qui n'avaient pas changé, toujours aussi grises. Je suis rentré chez moi.

Une rafale de pluie a crépité sur la vitre. La rue brillait de tous les feux des réverbères, et ses reflets se répandaient sur les trottoirs et la chaussée. J'ai essuyé la vitre avec mes doigts. Une fenêtre était allumée, en face de la mienne. Un rideau était tiré, et j'ai vu un visage, comme un éclair. Pâle et soucieux.

LE PÈLERIN

Je me suis absenté pendant huit ans. J'ai traversé des mers, des océans, d'interminables plaines et des montagnes arides... Je suis parti le plus loin possible. Mais les pays traversés étaient tous identiques. Je retombais toujours sur un village qui me rappelait étrangement celui que je venais de quitter.

Un jour, j'ai rencontré un pèlerin sur ma route. Il avançait, courbé en deux par la fatigue de sa longue marche, et soufflant dans sa robe de bure qui collait à sa peau. Rien ne l'avait arrêté. Il avait une foi aveugle en sa destinée.

Nous avons fait un bout de route ensemble et nous avons couché dans les mêmes auberges. Il répétait inlassablement que le hasard n'existait pas, que chaque fait nouveau était d'une importance capitale. Si je

m'étais trouvé sur son chemin, c'était qu'une force m'y avait conduit et que chacun de nous devait nécessairement apporter beaucoup à l'autre.

Effectivement, depuis que j'avais trouvé en lui un compagnon et que nous voyagions ensemble, mes journées étaient plus ensoleillées. Je me sentais plus libre et plus heureux. En revanche, je m'étais long temps demandé ce que je pouvais bien lui apporter. Un soir que nous mangions à la même table, je le lui avais demandé.

« Il ne faut pas chercher ce que l'on doit offrir à l'autre. Le don est immatériel. Tu ne t'apercevras même pas de ce que tu me donnes. »

Le pèlerin s'est penché vers moi tout à coup et il s'est mis à parler à voix basse :

« Je n'ai jamais cherché à savoir où j'allais, mais le hasard ne peut me mener qu'au lieu que je recherche. »

Nous avons couché comme d'habitude dans la grange. La paille était chaude. J'ai soufflé la lampe et me suis senti entièrement détendu.

Vers minuit, un très léger bruit m'a réveillé, mais, comme j'avais appris à le faire depuis un certain temps, je n'avais pas ouvert les yeux tout de suite. J'essayais de l'identifier, puis d'en situer l'origine. Ensuite seulement, entre les cils de mes paupières, je vis le

La Grande Ellipse

pèlerin fouiller son sac et en ressortir un objet qu'il garda au fond de sa main.

Il l'observa un moment en murmurant des mots, si faiblement que je n'arrivais pas à en comprendre le sens. Il était assis et me tournait le dos. Sa grande robe et son capuchon lui donnait une allure fantomatique, légèrement éclairés par les rayons de lune qui filtraient par les planches disjointes du plafond de la remise.

Ce n'était pas la première fois que je surprénais son manège. Je savais déjà qu'il remettrait cet objet dans son sac et se recoucherait.

Je n'ai jamais osé lui poser de question à ce sujet. Je n'avais pas non plus le courage de fouiller dans ses affaires quand il lui arrivait de s'absenter et qu'il me laissait son sac. Pourtant ma curiosité s'exacerbait. C'était devenu une obsession pour moi, et j'avais du mal à n'en rien laisser paraître.

Au long des nuits, j'avais fini par distinguer l'objet. C'était une sorte de boîte à tabac. Quant au contenu, je ne pouvais pas l'apercevoir, puisque le pèlerin ne faisait que soulever puis refermer le couvercle, après avoir prononcé ses rituelles paroles inaudibles.

Je me disais qu'un jour ou l'autre il finirait par m'en parler... En attendant ce jour, j'avais imaginé des tas de choses, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Un jour où nous étions très fatigués pour avoir marché sans étape neuf heures durant, nous nous sommes assis sur un petit rocher, à l'ombre d'un arbre. Il a regardé devant lui et dit :

« Nous approchons du but. Je pourrai bientôt te dévoiler un secret que je garde précieusement depuis le début de mon voyage. Il en est d'ailleurs l'origine. »

J'avais pensé qu'il s'agissait de la petite boîte noire. Mais je n'ai rien dit, et nous sommes repartis, marchant jusqu'au soir sans qu'un seul mot ne soit prononcé.

Au détour d'un chemin, nous avons rencontré une auberge. Le jour tombait. Le vent venait de se lever et faisait pressentir l'orage. Le premier éclair, suivi d'un grondement sourd déchira le silence. De grosses gouttes vinrent nous frapper. Nous eûmes juste le temps d'entrer.

L'aubergiste était seul. Un grand feu de bois brûlait dans l'immense cheminée. Les lumières vacillaient, jetant des ombres sur nos visages. Les paroles que le pèlerin adressa à l'aubergiste me surprirent :

« Nous venons de très loin, mais notre but est proche. N'y a-t-il pas non loin de là un étang aux eaux noires... et très profondes... ajouta-t-il avec un air étrange. N'y a-t-il pas une maison de pierre abandon

La Grande Ellipse

née depuis longtemps et que personne n'oserait plus approcher ?...

– Vous semblez bien connaître la région... » répondit l'aubergiste, laconique.

J'ai senti mon corps se raidir et deux gouttes de sueur ont coulé de mes tempes. C'était la première fois que le pèlerin parlait autant. Il devait être tout près du but. Pourquoi alors avais-je si peur, tout à coup ? Mes mains humides serraient le bord de la nappe et je sentais mes ongles se retourner. Je respirais difficilement. J'ai eu un mouvement de recul : l'éclair avait soudain illuminé de blanc le regard que mon compagnon avait posé sur moi dans un grondement de tonnerre épouvantable. Je ne pouvais contrôler la panique qui s'emparait de tous mes membres et me glaçait le sang. *Je ne savais rien de lui.*

L'aubergiste ne disait plus rien. Son visage fermé semblait lui aussi dirigé vers moi. Un tisonnier tomba lourdement sur le sol, puis il y eut un grand silence.

L'aubergiste nous conduisit jusqu'à nos chambres à la faible lumière de son chandelier qui découvrait l'usure des marches. Le bois grinçait sous nos pas. Je suivais, mal à l'aise, ce cortège.

La chambre du pèlerin se trouvait en face de la mienne. On nous a souhaité une bonne nuit, puis

l'épaisse silhouette de l'aubergiste longea le couloir et disparut dans l'escalier.

La chambre était sombre. La lampe à huile diffusait une lueur bien pâle sur des murs et des meubles d'une propreté douteuse.

Les volets étaient ouverts. La lune éclairait les rayons obliques de la pluie. Par instants, un éclair illuminait le vieux bois qui semblait vivre... Je comprenais ceux qui disaient que les maisons gardent l'esprit des occupants même après la mort de ceux-ci... Il me semblait deviner qui avait couché ici ; je redoutais d'être éveillé en pleine nuit et qu'un éclair n'éclairât subitement un horrible visage mutilé.

Le cœur battant, je m'étendis sur le lit, mais n'arrivai pas à trouver le sommeil. Je retenais mon souffle, mais mon cœur résonnait dans la chambre. L'orage redoublait de violence. Nous n'étions que trois dans l'auberge et il était plus de minuit. Mes yeux grands ouverts fixaient la poignée de la porte.

Alors ce que je redoutais le plus se produisit.

Il y eut un cri inhumain, aussitôt englouti par le fracas effrayant du tonnerre. Un éclair aveuglant illumina l'espace d'une seconde un grand tableau que je n'avais pas encore remarqué et qui représentait le portrait du pèlerin.

La Grande Ellipse

Je crois que j'ai crié. En bas, il y eut du bruit. Je me suis précipité dans le couloir. La porte de la chambre du pèlerin était entrouverte. Je l'ai poussée d'un coup de pied. Le pèlerin gisait sur son lit, la tête pendant dans le vide, les orbites des yeux sanglants... et vides...

Je ne sais pourquoi, j'ai bondi vers son sac. J'ai pris la boîte et venais juste de la mettre sous ma tunique quand l'aubergiste est arrivé avec un chandelier énorme. Nous nous sommes trouvés face à face. Je me surpris à m'écrier :

« Le tableau... d'où sortez-vous le grand tableau qu'il y a dans ma chambre ?

– Quel tableau ? »

L'aubergiste me suivit dans ma chambre. Il n'y avait aucun tableau. Seulement un grand miroir. Nous sommes ressortis. La porte en face était maintenant grande ouverte. Le pèlerin avait disparu. Et la chambre était propre.

L'orage était calmé. Il nous sembla alors que tout cela n'avait été qu'un cauchemar. *Cependant, je sentais sous ma chemise la boîte noire du pèlerin.*

J'ai quitté l'auberge au lever du soleil. Je suis parti d'un pas assuré vers l'étang, près de la maison de

pierre. Deux heures après, arrivé sur la berge, je me suis assis. J'ai sorti la boîte de ma chemise et je fus très surpris de lire mon nom sur le couvercle. Je l'ai ouverte.

Ils étaient là, tous deux, dans l'éclat fixe qu'ils avaient quand on les avait retirés de son visage. *Et ils vivaient.*

J'ai refermé la boîte comme si elle brûlait mes mains et l'ai jetée dans l'eau. Elle a coulé à pic. J'ai suivi sa descente, jusqu'à ce qu'elle fût effacée par le noir de l'étang. Quand l'eau troublée redevint lisse, ce n'était pas les traits de mon visage qu'elle renvoyait. Mais ceux du pèlerin, entourés de longues flammes léchant les nuages. La vieille maison de pierre brûlait.

J'ai fui sur un chemin parsemé de pierres aiguës qui me blessaient les pieds.

Quand j'ai levé la tête, le sentier courait loin dans les sables d'un désert bleu où s'élevaient des pyramides, comme des flèches pointées vers le ciel.

ASTIMA

J'ai levé les yeux vers le ciel pour écouter les étoiles. Le silence était profond. L'air frais de la nuit m'a fait du bien.

« Il me semble qu'il pleut légèrement. Le temps s'est rafraîchi, ces derniers jours. Je suis confus de vous avoir dérangée. Je n'avais qu'un peu de fièvre. Le docteur a beau dire...

– J'ai tricoté pour vous une écharpe de laine, dit-elle. Elle vous protégera pendant les longs mois d'hiver. Avez-vous besoin de quelque chose d'autre ?

– Pouvez-vous me dire qui a téléphoné ce soir ? J'étais très occupé, des tas de choses à faire, des gens à voir...

– Un homme. Il a dit qu'il vous avait aidé dans votre maladie. Vous aviez échangé des mots dans la

chapelle. Le vieux cocher était parti sans vous attendre...

– Le gros portail de fer qui grince sur ses gonds... La petite cloche au bruit de ferraille rouillée... Je me souviens... Il y avait du vent. Les dalles de pierre humides collaient aux pieds. La crypte... Le vent... il souffle sous la porte. J'entends les sabots des chevaux... le fouet du cocher... La lune se lève, immense et pâle. J'entends des pas sur le gravier... Ça y est, la pluie tombe... je reconnais son odeur... Vous vous appuyiez sur mon épaule...

– J'ai toujours sur moi cette robe, mon chapeau orné de fleurs blanches, et ce voile devant le visage. Emmittouflez-vous dans l'écharpe, s'il vous plaît. Le temps s'est rafraîchi. Le docteur...

– J'ai gardé aussi mon costume et la pochette de soie que vous m'aviez offerte pour notre mariage. On nous a dit quelques mots à l'oreille et on nous a abandonnés. Les orgues jouaient seules dans l'extase et la lumière.

– Vous avez dit oui. Vous sembliez timide et n'osiez même pas lever les yeux vers cet homme qui vous apportait son appui. Cet homme qui allait vous permettre de comprendre les multiples spirales régissant l'univers.

La Grande Ellipse

– Et puis j'ai mis le feu. L'église entière a brûlé. Et nous sommes sortis pour prendre ce train du désert, pour le voyage de nos noces... Le désert n'est pas toujours aussi beau qu'on voudrait bien nous laisser croire. Nous avons fait alors un immense parcours, et j'ai versé mon sang sur les pierres du sentier, j'ai parlé à des gens... J'ai refermé une boucle elliptique...

– Vous avez erré au travers des sphères concentriques pour en trouver le centre...

– Que vous a-t-il dit encore ?

– Il m'a dit de vous faire savoir qu'il passerait bientôt... que vous deviez l'attendre.

– Oui... j'ai tant de choses à faire. J'irai au rendez-vous fixé. Et je saurai. Je saurai tout. »

JEAN LA PIERRE

Loin de moi l'intention de m'attarder. J'avais beaucoup de choses à faire, des gens à voir. Il m'avait dit :

« Dans huit ans. »

Comme chaque fois, la lumière s'est progressivement éteinte, et j'ai quitté les lieux dans le noir et le silence.

L'air était frais et quelques gouttes commençaient à tomber du ciel noir. J'ai marché sur le goudron mouillé jusqu'à un chemin familier qui grimpait la colline.

Comme chaque fois, j'ai quitté le village. J'ai suivi le chemin, puis me suis enfoncé dans le bois. Un air nouveau et pur emplissait mes poumons. J'étais bien, très loin au travers d'espaces infinis, glissant et parcourant des chemins incroyables au gré de ma

La Grande Ellipse

volonté. J'ai fini par aboutir à la clairière, près de l'étang. J'étais à l'heure au rendez-vous.

On distinguait la masse sombre de la bâtisse. Une girouette grinçait. Dans le noir, la maison semblait encore plus délabrée. À l'intérieur, une odeur de poussière et de renfermé m'assaillit. J'osais à peine respirer. Elle était abandonnée, cette maison, et depuis longtemps ! C'était mon impression. Pourtant, je reconnaissais le couloir, l'escalier...

J'ai appelé. Les murs ont résonné si fort que j'ai eu un mouvement de recul.

Je me suis dirigé vers le laboratoire. L'interrupteur ne donnait plus de lumière ; je dirigeai le faisceau de ma torche vers la pièce. Elle était vide. Quelques vieux meubles que j'avais remarqués il y a huit ans étaient là, mais dans un état lamentable, usés par le temps, mangés par les vers. La porte de la cave où l'or avait été entreposé était bien là, mais la pièce était nue. Mon trouble était trop fort. Je suis sorti pour respirer.

Une forme, au fond du jardin attira mon regard. Je me suis approché avec méfiance. La peur venait – une angoisse étouffante –, mais j'avançais toujours. Je suis arrivé à la tombe. Quand j'ai levé les yeux, j'ai senti un regard cave fixé sur moi. Il flottait une atmosphère d'un autre monde.

Le nom et le visage de l'alchimiste étaient gravés sur cette tombe, ainsi que l'année de sa mort, *il y avait trois cents ans de ça*. Mais l'écriture était presque effacée, et la gravure du visage était restée inachevée. Il manquait quelque chose.

Les deux outils, rouillés, devaient encore reposer dans l'herbe folle.

Des rires me parvenaient du fond d'un univers en creux. Un nom sonnait sur les voûtes du ciel : un homme renaissait du fond des cendres noires.

Je me suis retourné, car des lueurs étranges couraient, reflétées sur le sol et sur l'étang, comme un message. Derrière, la maison brûlait. C'était un feu immense et lumineux, d'où s'échappait une fumée. Une fumée que je reconnaîtrais bientôt... quand j'irais à la gare. Vous savez... cette gare, là-bas...

Dans l'herbe, j'ai trouvé le burin de métal et le marteau. J'ai ravivé mon nom, puis chaque trait de mon visage. Enfin j'ai gravé dans la pierre le contour de mes yeux qui me hantait depuis longtemps. Il fallait du courage, de la persévérance avant d'achever l'œuvre...

Il y avait trois cents ans que j'en avais tracé les premiers signes.

YVES GAILLARD

La Coupole de cristal

Editions
MAGE
OPTIS

LA DERNIÈRE PORTE

Je reconnais que les portes ont toujours eu pour moi un certain attrait. Chez moi, j'en ai toujours eu de très nombreuses, et toujours identiques, car j'aime que les portes se ressemblent.

Une porte, c'est comme un cœur qui bat.

La dernière en date que j'ai connue se trouvait dans un pays très lointain, où les frontières du visible se mêlaient étroitement avec un monde que l'on peut qualifier sans se tromper énormément de monde des apparences.

Un univers est toujours visible de très loin, sauf quand nous faisons des erreurs de temps. Ce qui se produit, hélas, assez souvent. La preuve : cette porte, presque neuve, et qui s'ouvrait, quand on la poussait, sur un rivage infini et rectiligne.

La Coupole de cristal

Une sorte de plage dont la mer serait plate comme une flaque de mercure en laboratoire.

Le sable épuisait la vue par sa luminosité blanche. Le soleil, qu'on ne distinguait pour ainsi dire pas du reste du décor, semblait éclairer la matière par-dessous.

En gros, le paysage comportait trois lignes principales : l'horizon, la berge et une ligne imaginaire oblique dont je n'ai pas encore compris l'utilité.

Une bouffée d'air chaud m'a assailli dès que la porte fut refermée.

Je suis resté un moment à contempler ce monde nu comme on contemple un panorama grandiose d'un point de vue assez élevé, dans un virage, généralement, et assez haut placé sur la colline. Qu'y avait-il donc à faire, sinon à regarder ? Je me suis posé la question pendant quelques jours avant d'oser m'y aventurer. Je n'étais pas équipé pour affronter un désert.

Je me posais encore des questions sur cette porte. Elle aurait pu se trouver au fond d'un placard, dans une petite villa bien tranquille au bord de la mer. Mais pourquoi celle-ci et pas une autre ? Peut-être parce qu'on venait juste de l'installer et que personne ne savait ce qu'elle pouvait dissimuler.

Celle de la salle de bain était plus dangereuse, car elle donnait sur le vide. En bas de la falaise d'environ

cinq cents mètres, il y avait des rochers pointus sur lesquels la mer venait briser ses vagues.

Celle-ci était plus mystérieuse, puisqu'elle donnait sur le désert. J'y ai fait mes premiers pas, aussi hésitant qu'un enfant en bas âge.

Les empreintes ne marquaient pas le sable.

D'ailleurs, ce n'était pas du sable. Ça avait la consistance moelleuse d'un immense tapis de mousse.

J'ai d'abord marché à quatre pattes, car la station debout était très dure à maintenir. Vers le milieu du jour, j'ai pu avancer, titubant, mais sur mes jambes. Ça me faisait plaisir, car je m'étais senti amoindri à marcher comme une bête.

Quand la nuit est venue, de la mer j'ai senti comme un froid glacial m'envahir. Sans doute la grande lame d'une épée me perçait-elle, car, en même temps, le sol rougissait derrière moi et la mer rejetait des perles écarlates qui ressemblaient à des éclaboussures.

D'ailleurs, je me trouvais bien affaibli.

Ce n'était peut-être qu'une impression...

La fatigue de la journée...

Ma longue marche...

Je n'en sais rien.

La Coupole de cristal

Je me suis allongé et j'ai tendu l'oreille. Pas le moindre bruit. Même pas celui de la mer, qu'on croirait évident sur une telle plage.

Je n'osais pas parler, de peur que ma voix ne se répercute sur l'immensité aveugle et ne vienne frapper mes oreilles en s'amplifiant démesurément.

Il n'y avait pas de falaise, donc, normalement, pas d'écho. Mais je n'osais pas tenter le diable.

J'espérais qu'un chant d'oiseau me parvienne, simplement pour atténuer cette impression de solitude qui commençait à se faire sentir.

La nuit a été froide.

Je me suis recroquevillé sur moi-même.

J'avais l'impression d'être un point minuscule sur une immense feuille de papier blanc. Disons : rouge, à l'heure actuelle. J'ai appris avec le temps que le blanc était la couleur du jour et le rouge celle de la nuit.

Comme ça, j'étais renseigné et je n'avais plus à m'affoler quand le soir venait. En effet, je ne perdais pas mon sang. C'était déjà un point rassurant de ma situation.

Quand je raconterai tout cela, je suis sûr que même mes amis intimes ne me croiront pas. Pourtant c'était l'évidence même.

C'était l'oblique imaginaire qui me tracassait le plus. Que venait-elle faire dans un paysage si simple ? Deux lignes ne suffisaient-elles pas ?

Le jour, la mer brillait comme un miroir étincelant. J'avais décidé de m'y approcher le lendemain matin, juste pour me rendre compte... Sans faire la moindre imprudence. On ne sait jamais. En pays inconnu, il faut toujours faire très attention. On ne joue pas avec les points d'interrogation, surtout quand ils ne font pas partie de notre vie quotidienne.

J'ai appris durant toute ma jeunesse à être très prudent et à ne pas parler à des gens que je ne connaissais pas. Cette règle de conduite m'a toujours suivi pas à pas tout au long de mon adolescence, puis de ma pré-maturité. Je sais que la maturité, je ne l'atteindrai que bien plus tard, quand je connaîtrai plus de choses de la vie.

Tout ça, je verrai plus tard, quand le besoin s'en fera sentir. Il ne faut pas brusquer les choses. Les événements suivent leurs cours comme ça, doucement, chacun son tour, et puis ils s'entassent les uns sur les autres dans un amalgame d'événements si confus qu'on finit par en perdre la chronologie. Je crois que c'est ce que l'on peut appeler l'histoire.

Ça n'a plus aucun sens, mais c'est amusant. L'ordre n'importe plus par rapport au présent.

La Coupole de cristal

J'avais donc décidé de reconnaître la mer dès que le sol serait blanc. Durant toute la nuit, j'ai fait des suppositions :

Que serait-elle ? De la glace ? Pourquoi pas ? Du métal poli ? Pourquoi pas ? Je verrais bien.

Ça m'a permis de passer quand même une bonne nuit, voguant sans cesse d'une éventualité à une autre, comme un navire roulé par les vagues. Ça m'a bercé.

Le froid s'en allait lentement, quittant mes os de la même façon qu'il les avait pénétré. C'est-à-dire très discrètement.

Le ciel s'est blanchi. Le sol aussi. La mer était toujours là et se débarrassait des dernières éclaboussures de la nuit.

Un instant, j'avais eu peur qu'une ligne ne disparaisse, en particulier celle du rivage. Mais tout était à sa place, aussi immobile que la veille : l'horizon, la berge, l'oblique imaginaire.

Je me suis réveillé en forme. J'avais bien récupéré. Après quelques mouvements d'assouplissement, je suis parti vers la rive. Elle était partie un peu plus loin que prévu. Sans doute l'espace blanc faussait-il les distances... Je n'y suis arrivé que deux jours plus tard.

Cette fois-ci, j'y étais, et pour de bon.

L'air y était plus frais. Je me suis penché prudemment. Un véritable miroir. Je me voyais très distinctement. Avec une simple petite différence, c'est que mon image était bleue.

J'ai regardé mes bras par acquit de conscience. Non. Ils avaient toujours leur couleur chair que je leur connaissais depuis ma naissance. Je les ai placés au-dessus. L'image était bleue.

Je n'ai pas osé mettre le doigt tout de suite. Ce liquide était peut-être corrosif. J'y ai trempé la pointe de mon mouchoir. Il s'est enfoncé. J'ai pu constater, après récupération, qu'il n'était pas mouillé.

J'ai hasardé un doigt, très prudemment, prêt à le retirer à la moindre douleur. Rien. C'était même d'une tiédeur très agréable. Ce n'était pas de l'eau. C'était plus consistant et doux au toucher.

Ma curiosité était satisfaite. J'éprouvais la satisfaction d'un travail bien fait. Qu'allais-je faire maintenant ?

Explorer.

Mais quoi ? Tout était vide, blanc, sans mystère.

Je me suis assis face à ce que j'appelais la mer, faute de pouvoir lui donner un autre nom. Et j'ai fixé l'horizon dans l'espoir d'y voir une voile.

Rien.

La Coupole de cristal

Le soir est venu et m'a surpris dans cette position. La mer est devenue grenat, la terre d'un très beau rose et le ciel d'un magnifique orange.

Les couchers de soleil, si on peut dire, étaient vraiment grandioses.

Puis les teintes se sont uniformisées et les lignes ont disparu doucement. La nuit était carminée. Le froid, un peu vif. Heureusement, j'avais mon manteau.

Ce n'est qu'au bout d'une semaine que je me suis aperçu avec étonnement que je n'avais aucun besoin. Je n'avais ni mangé, ni bu, et pourtant, je me sentais très bien. Je n'avais même pas fumé !

Autres pays, autres mœurs. Celui-ci était quand même très particulier. Je n'étais pas inquiet pour autant. Que pouvait-il m'arriver ? Il n'y avait rien.

J'ai fait le bilan : la terre, le ciel, l'eau, l'air. Les quatre éléments. Que peut-on faire avec ça ? Tout, paraît-il. Un homme ? C'est vrai, je m'étais oublié. Je suis donc une synthèse. Il faudra qu'à mon retour je le signale à mon ami le Grand Synthétiseur. Je suis sûr que ça l'intéressera et qu'il pourra en faire toute une montagne de calculs et de déductions. Il en est très friand. Et puis ça l'occupera. Il s'ennuyait, ces derniers temps. Je suis certain qu'il me remerciera très vivement.

Et puis j'ai toujours aimé faire plaisir aux amis et leur rapporter de mes voyages un petit souvenir — une simple babiole, même —, seulement pour marquer le coup. Ils aiment tant ça.

Mais ce n'est pas tout, tout ça. La nuit est déjà bien avancée et, si je ne dors pas, je serai sans doute fatigué demain. Dans le fond, je dis ça, mais je n'y crois pas tellement. Puisque je n'ai pas envie de boire ni de manger, pourquoi aurais-je envie de dormir ? Sans doute parce qu'il y avait quand même la nuit et le jour. Et que, pendant la nuit, il fallait bien que je fasse quelque chose. Autant dormir.

Cette nuit-là, je venais de découvrir la première anomalie. Logiquement, il n'aurait dû y avoir qu'un jour sans fin. Ce n'était pas normal.

Alors j'ai réfléchi et j'en ai déduit que le jour et la nuit formaient un cinquième élément : le temps.

Alors j'ai pu dormir tranquille. Tout était parfaitement en ordre.

Au matin de ce dixième jour, j'ai marché, comme d'habitude, en suivant toujours la berge pour ne pas m'égarer.

J'avais enfin trouvé la signification de cette oblique imaginaire. C'était la ligne du temps. Il était donc normal qu'elle fût mobile.

Il me semble que ce que je supportais le moins, c'était le silence. Ce silence pesant et qui finissait par être aussi douloureux que le bruit.

Mon premier malaise me surprit en pleine marche.

J'ai senti tout à coup une bouffée d'air chaud me monter à la tête, puis l'extrémité de mes doigts est devenu insensible et froid. J'ai transpiré abondamment comme si j'avais la fièvre. Mes jambes ne m'ont plus supporté et je suis tombé par terre, incapable de tout mouvement. Ma respiration était haletante. Je suffoquais.

Ça n'a duré qu'un moment. Les forces me sont revenues petit à petit et, au bout d'une heure, ce n'était déjà plus qu'un mauvais souvenir.

Je n'y pensais pour ainsi dire plus, quand ça m'a repris. Le malaise a duré plus longtemps, et j'ai eu en plus comme des lancées à travers tous les membres. Je suis resté immobilisé, cette fois-ci, plus d'une heure. J'ai bien cru que je ne me redresserais plus.

Non. Tout s'est passé comme la première fois, et j'ai pu continuer mon chemin. Seulement, cette fois-ci, j'avais peur de la rechute. J'ai marché très prudemment en essayant de me fatiguer le moins possible. Je m'arrêtais toutes les deux heures pour contempler la mer.

Au bout d'un certain temps, j'ai remarqué un décalage entre ma montre et le coucher du jour. Ce n'était pourtant pas une question de saison. C'était plus certainement une différence dans le temps de révolution de la planète. Pourtant, j'étais toujours sur terre. Du moins, il me semblait.

Alors ?

Eh bien, je n'en sais rien.

Peut-être le saurai-je, mais plus tard. Pour l'instant, je n'ai fait que mentionner le phénomène.

Au cours de mes haltes, alors que je scrutais l'horizon, il me sembla distinguer une ondulation du sol, assez loin. J'ai observé très attentivement pendant quelques instants pour être sûr qu'il ne s'agissait pas d'une déformation due à mes yeux fatigués. C'était comme une bosse, toute seule, pas très grosse, et qui effleurait à peine.

Enfin, une nouvelle curiosité à satisfaire.

Je n'ai pas voulu attendre le lendemain cette fois pour me rendre sur les lieux. J'avais besoin d'un peu d'action, et, surtout, d'avoir un but. Alors je ne pouvais pas attendre, c'était évident !

J'ai couru près de deux heures sans m'arrêter. J'avais hâte d'arriver. Il fallait que je sache. Il fallait absolument que je sache.

La Coupole de cristal

Je me suis arrêté à quelques mètres de la protubérance. Le sol était bien plus chaud. Tout à coup, je n'osai plus avancer.

Je me suis assis et j'ai regardé.

Le sol tremblait légèrement. L'objet avait progressé lentement vers le haut et la bosse qu'il faisait était maintenant à peu près de ma taille. Ce devait certainement être une sphère.

Le sol trembla davantage. Il m'a semblé remarquer qu'une fissure naissait à son sommet. Je me suis reculé rapidement. Le tapis se déchirait et mes pieds me brûlaient de plus en plus. J'ai encore fait quelques pas en arrière pour mieux observer le phénomène.

La boule était bleutée. Métallisée. Et elle vibrait.

J'étais éloigné maintenant d'une bonne vingtaine de mètres et je pouvais contempler sans risques.

L'énorme sphère montait toujours. Bientôt elle s'immobilisa à quelques mètres au-dessus du sol qui retombait doucement. La blessure disparut en très peu de temps.

Dans le paysage, il y avait maintenant une nouveauté : cette boule bleue suspendue dans les airs sans que rien ne la soutienne. Sa teinte bleutée n'était pas toujours identique. Parfois, elle virait à l'argenté, parfois au mauve.

Elle ne bougeait plus.

J'étais bien avancé, maintenant. Je n'avais plus qu'à repartir. Vers où ? Je n'en savais rien.

Je me suis senti las, tout à coup. À quoi tout cela rimait-il ? Il n'y avait vraiment aucune raison que je sois là ! Je constatai malgré moi tout l'absurde de la situation.

Trois lignes,
une sphère
et moi.

Et alors ?

Je me suis assis par terre et, les coudes sur mes genoux, j'ai posé ma tête entre mes mains.

Je voudrais me réveiller.

Comme je n'avais rien d'autre à faire qu'à constater, j'ai remarqué que l'objet n'avait pas d'ombre. Moi non plus, d'ailleurs. Et puis, c'était normal, puisqu'il n'y avait pas de source précise à la lumière.

C'était décevant.

J'ai ressenti les premiers symptômes de mes maux.

« Ah ! non ! »

Je me suis aperçu à ce moment que j'avais crié et que ma voix résonnait comme dans le chœur d'une cathédrale.

Et mes douleurs ont aussitôt disparu.

Avec les jours, je me suis aperçu que ces malaises étaient d'origine silencieuse. Le moindre son les chassait.

Depuis, je me suis très bien porté.

Je m'ennuyais quand même un peu, assis devant cette sphère, à ne rien faire.

Il devait y avoir près d'un mois que j'étais dans ce désert, et je ne trouvais plus cela tellement amusant.

Un matin, quand même, un fait nouveau se produisit. Sur le sol, et sous la boule, une immense tache noire. L'ombre, sans doute, de l'objet.

Je me suis approché prudemment. Ça ressemblait plus à un trou sans fond qu'à une ombre. J'y ai jeté mon mouchoir, et il a paru être avalé par le vide, effacé par une gomme invisible. C'était un puits, certainement. Un puits d'une dizaine de mètres de diamètre et qui n'avait aucune raison d'être.

J'étais tellement fatigué, et j'avais tellement hâte de quitter ces lieux, que j'ai même pensé un moment à m'y jeter moi-même pour disparaître.

Seulement, je ne pouvais pas commettre ce geste sur un coup de tête, sans en mesurer les conséquences. Conséquences que je n'étais d'ailleurs pas en mesure d'imaginer.

La Dernière Porte

Il m'a fallu trois jours pour réunir tout mon courage et forcer le trou noir.

C'était la fin du jour, et je ne voulais pas encore passer une nuit ici. Je me suis avancé jusqu'au bord du cercle, j'ai retenu ma respiration et j'ai sauté.

DES MILLIERS D'ÉTOILES BRILLAIENT AUTOUR DE MOI.

DIAGNOSTIC

« **E**t ensuite, que s'est-il passé ?
– Les étoiles se sont éteintes. Et puis plus rien. C'est comme si je me réveillais maintenant.

– Entre le moment où vous étiez dans l'espace, parmi les étoiles, et le moment où je vous parle, tout a été effacé de votre esprit ?

– Oui.

La Coupole de cristal

– Amnésie rétrograde lacunaire... Et vous êtes sûr que vous n'avez pas rêvé ?

– Non.

– Vous ne vous droguez pas ?

– Non ! »

Ses doigts se nouaient et se dénouaient dans son dos. Il fit un nouveau tour de la pièce, fixant le sol. Je le suivais du regard.

« C'est grave ?

– Apparemment, vous souffrez de délire chronique imaginatif, souvent hallucinatoire, se manifestant par des idées fantastiques, extravagantes dues à un bouleversement du cadre de la logique... des idées délirantes très riches, mal systématisées... extraordinairement proliférantes, qui laissent pourtant une adaptation satisfaisante à la vie quotidienne...

– Alors ?

– Alors, tout en échafaudant vos folies, vous demeurez parfaitement lucide pour tout ce qui ne concerne pas directement votre délire. Vous pouvez travailler quasi normalement. L'affaiblissement intellectuel surviendra plus tard...

– Et ça s'appelle ?

– Paraphrénie. Je ne vois rien qui décrive mieux vos symptômes. »

Diagnostic

Je me suis levé. J'aurais voulu être loin. J'ai fait quelques pas. La lumière était trop faible pour que je distingue le détail des objets ou les titres des ouvrages entassés dans la grande bibliothèque, mais je devinais la porte. Elle s'ouvrait sur un couloir sombre.

Je me suis enfoncé dans la nuit. Il me semblait entendre, répercutée par les murs, la voix lointaine du médecin. Les mots me dépassaient et allaient se perdre dans le dédale des couloirs :

« Pas par là ! Revenez ! »

Une lumière diffuse naissait sous mes pas. J'avancais, prenant au hasard un couloir à droite ou à gauche, tandis que les murs se succédaient, toujours aussi lisses, aussi blancs.

« Revenez !... » L'écho amplifiait le son avant de le noyer. Les mots résonnaient comme dans une grotte. Ils arrivaient par tous les côtés à la fois. Je me suis mis à courir.

J'ai traversé une blouse blanche sans difficulté. Le plafond semblait plus haut, mais je ne voulais pas lever la tête. J'empruntais sans réfléchir l'un ou l'autre des couloirs devenus de plus en plus nombreux.

Ma course accélérée par un couloir tout droit abouti à une grande salle sans issue, circulaire, au centre de laquelle j'ai trouvé un cercle noir semblable à

La Coupole de cristal

un puits, portant une échelle métallique scellée aux parois. Je n'avais pas le choix. Je suis descendu.

Un froid glacial m'a saisi, un froid de cave humide. Bientôt on ne vit plus l'ouverture, là-haut. Le noir absolu m'entourait. Mes pieds hésitaient sur les échelons. Soudain, comme il fallait s'y attendre, plus de barreau. Mon pied tâtait le vide. Que faire ? Remonter ? Sauter ?

J'ai sauté.

J'ai violemment heurté le sol cinquante centimètres plus bas. Il me fallut un certain temps pour me remettre de ma surprise, car je m'attendais à une longue chute. Avec prudence, j'ai exploré le sol de mes pieds, et les murs de mes bras tendus.

« Vous voulez peut-être que j'allume ? » dit une voix de femme derrière moi.

D'un coup, une lumière aveuglante a inondé la salle. Je n'ai rien vu pendant quelques secondes. Puis il n'y eut que du blanc. Je me suis aperçu que j'étais face au mur.

« Nous avons à parler, n'est-ce pas ? »

Je me suis retourné lentement. La pièce était grande. Au fond, une grande armoire de campagne en bois sculpté, une coiffeuse et un grand lit à baldaquin. Sur un divan, une jeune femme était assise et me regardait en souriant dans sa grande robe de voile

blanc. De longs cheveux noirs coulaient sur ses épaules, ses yeux brillaient d'un éclat bleu pâle surnaturel. Elle tendait sa main vers moi sans bouger de sa place.

Je me suis approché, incapable de prononcer le moindre mot. Une atmosphère étrange m'enveloppait. Elle a pris ma main et m'a attiré vers le divan, où je me suis assis sans trop m'en rendre compte.

« Vous venez d'en haut, n'est-ce pas ?

– Je me suis enfui par la porte de service... J'ai couru très vite, j'ai pu leur échapper... Je ne sais plus du tout où j'en suis. Je tourne en rond depuis des heures. Des escaliers qui montent, qui descendent, qui n'en finissent plus... Et ma petite chambre, là-haut, au dernier étage de l'immeuble...

– Je peux retrouver votre chemin, vous indiquer des directions nouvelles... »

Elle s'est levée. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à la fenêtre. Elle a poussé les volets. Je l'ai rejointe et j'ai regardé par la fenêtre. Un arbre centenaire étirait ses branches trop lourdes vers l'horizon. Des champs immenses, de l'herbe tendre, un souvenir qui remontait aux rivages de l'enfance. Une butte, une vieille maison en ruines. Sans doute un vieux moulin à eau... Je n'arrivais pas à quitter des yeux la maison. J'allais vers elle et, derrière moi, la jeune femme me suivait.

La Coupole de cristal

« Il faut retrouver la maison ! » ai-je dit.

La lune était haute dans le ciel, nous voyions mieux le contour des arbres. Bientôt j'ai pu reconnaître la silhouette trapue de la bâtisse.

La grande porte était ouverte. À l'entrée, j'ai allumé la petite lampe posée sur la table. Dans la cheminée, il ne restait que quelques braises. En haut de l'escalier, un palier desservait deux pièces.

« Il se fait tard. Allons nous coucher, dit-elle en se dirigeant vers l'escalier. Bonne nuit. À demain », ajouta-t-elle.

Elle était déjà en haut. J'entendis une porte s'ouvrir et se fermer. Étonné par tant de précipitation, je suis resté un moment avant de gravir les marches à mon tour. J'ai collé mon oreille à la porte. La chambre était silencieuse. Je suis entré dans l'autre chambre, me suis allongé sur le lit et j'ai fixé le plafond. Dans la pièce d'à côté, le silence avait quelque chose de surnaturel. Je compris que j'avais peur. C'est alors seulement que je me suis rendu compte.

J'étais seul.

LE PALAIS DES EXPOSITIONS

J'ai abouti au pied d'un palais autour duquel s'étendait un jardin à étage ayant sans doute appartenu à un roi ou à une personnalité étrangère, orientale. J'ai gravi les marches et je me suis retrouvé sur une terrasse ornée de petits carrés de fleurs limités par des bordures de fer forgé. Par-ci, par-là, des petits bassins tapissés de carreaux de céramique bleus. Le sol dallé brillait. J'ai remarqué deux portes séparées par un petit couloir recouvert d'un tapis. J'ai eu envie d'entrer. J'ai poussé la première porte. J'ai découvert ce qui devait être une exposition de peintures, car les murs portaient de nombreuses toiles, toutes dans des harmonies de bleu. Le sol était moqueté. Quant aux toiles accrochées aux murs, j'ai beau fouiller jusqu'au plus profond de ma mémoire, je n'arrive plus à me rappeler ce qu'elles représentaient.

La Coupole de cristal

Je suivais les murs, m'arrêtant devant chaque peinture, sans en garder le moindre souvenir. J'ai peut-être fait plusieurs fois le tour sans m'en rendre compte.

Soudain, le spectacle m'a semblé insolite et j'ai eu l'impression de sortir d'un rêve : devant moi, un comptoir et une vendeuse aux cheveux auburn mêlés de reflets roux. Le mur était tapissé de rayonnages carrés, inclinés, comme on en trouve chez les photographes. Des films, des pellicules, des tas de petites boîtes y étaient rangées soigneusement, derrière une vitre teinte en bleu.

« Que vous faut-il ? »

Je croyais être à une exposition de peintures modernes, et il me semblait que ce serait trop long à expliquer. Alors, j'ai demandé une lampe de visionneuse de six volts et six watts, pensant que cela n'existait pas. La vendeuse m'a adressé plus loin, sur le même comptoir, à un jeune homme en blouse blanche qui achevait un paquet pour un client d'âge mûr. J'ai attendu mon tour. Puis le vendeur s'est occupé de moi.

« Une lampe six volts-six watts... » murmura-t-il en se baissant pour chercher derrière son comptoir. Puis il s'est tourné vers quelqu'un que je ne voyais pas et a demandé :

« Les lampes de visionneuses... 28, tiroir 9... au premier, salle 15 ! »

Une voix nasillarde comme provenant d'un interphone a répondu : « Tout de suite ! »

Ça n'a pas été long. Un homme est arrivé, apportant une caisse dans laquelle le jeune homme s'est mis à fouiller.

« Vous avez de la chance. Il m'en reste. C'est un modèle assez rare... »

Il l'extirpa du tiroir. Elle était fixée à une sorte de support vert comportant quatre bras articulés.

« Vous n'en avez pas sans le support ?

– On peut l'enlever, si vous le désirez.

– C'est une ampoule à baïonnette ou à vis ? »

Je me suis penché pour vérifier. Le culot avait un diamètre vraiment très petit. L'ampoule elle-même était minuscule et de forme singulière.

« Je n'en ai jamais vu de cette forme. Vous n'en avez pas de plus grosses ?

– Ah non, monsieur, c'est le seul modèle.

– Elle n'ira jamais sur ma visionneuse.

– Comment ? Bien sûr qu'elle ira. Regardez. »

Il avait pris une visionneuse sur le comptoir et retirait le cache qui devait abriter l'ampoule. Je suivais attentivement son manège. Je pensais qu'il me proposerait un support supplémentaire qui me permettrait de la fixer. Non. Il la plaça de travers en essayant de lui

faire toucher le fond du support et le rebord de cuivre. Elle s'éclaira.

« Voyez. »

Je ne savais pas s'il était sérieux ou s'il se moquait de moi.

« Elle ne tiendra jamais comme ça ! »

J'ai jeté un regard rapide vers la porte. Il commençait à se faire tard, et je ne comprenais pas ce que je faisais ici. Je n'avais nullement besoin d'ampoule pour visionneuse.

« Tant pis, dis-je.

– Attendez ! s'écria-t-il en me retenant par le bras. Venez, on va chercher encore ! »

Il a soulevé une partie du comptoir et je l'ai suivi. Il m'entraîna derrière les rayonnages et me laissa dans une salle étroite où se trouvaient deux tables basses et deux grandes banquettes très confortables.

Je commençais à m'inquiéter car le temps passait et il faisait déjà assez sombre. Je distinguai alors dans la pénombre la silhouette d'une femme. Elle semblait figée dans sa position, bien droite, attendant je ne sais quoi, peut-être des lunettes à essayer...

Le vendeur revint. Je remarquai qu'il avait enlevé sa blouse blanche. Le vendeur a demandé soudain qu'on nous apporte à boire, puis il s'est laissé glisser sur la banquette, à côté de moi, appuyant même sa main sur

mon genou. Il m'a dit quelques mots auxquels je n'ai pas prêté attention, puis il s'en est rendu compte et a répété plus fort, me demandant ce que je voulais boire. J'ai répondu évasivement, et j'ai vu qu'on remplissait mon verre et le sien. Sa main posée sur mon genou me gênait.

J'ai fait mine de vouloir changer de position ; j'ai retiré ma jambe. La libération n'a duré qu'une seconde ou deux. Sa main est revenue sur moi. J'ai jeté un coup d'œil du côté de la jeune femme. Elle était toujours figée et semblait indifférente à tout. Je commençais à me demander ce que signifiait ce geste. Le vendeur se rapprochait. C'en était trop. J'essayai de l'éloigner, mais j'avais trop attendu et j'étais maintenant en mauvaise position, je n'avais pas de prise. Repoussant ses jambes d'un coup de genou, je réussis à me dégager et à m'enfuir vers la porte. Il était temps.

Je ne reconnaissais plus les lieux. Qu'est-ce qui avait pu me les faire prendre pour une galerie ? Il n'y avait aucune peinture.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque la vendeuse aux cheveux roux m'a bousculé par inadvertance. Elle s'est excusée poliment et m'a reconnu.

« Vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

– Non. Pas du tout. »

La Coupole de cristal

Elle souriait. Était-elle au courant ? Nous avons parlé quelques minutes, puis elle m'a pris le bras et nous avons marché. Était-ce les environs du palais ? Elle m'a détrompé. Jamais il n'y avait eu de palais ici.

Finalement, nous avons abouti sur une immense place. Un grand bâtiment se dressait en son centre, ouvert sur presque toute sa façade. Des escaliers descendaient à l'intérieur, comme dans une bouche de métro. Elle m'y a conduit sans hésiter. Un grand boulevard contournait cette sorte de gare. Il me semblait que c'était un boulevard périphérique, mais comment aurais-je pu le savoir ?

Nous sommes arrivés sur une large plate-forme métallique qui desservait de nombreux escaliers. Certains montaient, d'autres descendaient, d'autres se perdaient je ne sais où. On se serait crus dans une usine. Les pas des gens résonnaient sur les marches et l'édifice entier vibrait. Un ascenseur à la grille noire nous fit face. Je me suis souvenu d'un bâtiment semblable. Un métro desservait les étages. C'était une tour gigantesque au cœur d'une ville. Au sommet se trouvait l'appartement de quelqu'un que je connaissais, une femme – si mes souvenirs sont bons –, mariée à un proche de ma famille. J'avais le vertige, je restais collé contre les murs, osant à peine avancer. Je les voyais,

contre la grande baie vitrée, qui contemplaient le panorama grandiose qui s'étalait, et j'avais peur, une peur irraisonnée, comme celle qui grandissait en moi en ce moment. Une angoisse dont on ne peut se débarrasser et qui finit par vous étouffer.

Quand j'ai émergé de mes souvenirs, je me trouvais dans un autocar et le véhicule roulait. La vendeuse n'était plus là. Les gens, autour de moi, semblaient indifférents.

LE RETOUR

Je suis resté debout près du chauffeur, prêt à lui demander de m'arrêter si je reconnaissais un endroit ou si je trouvais que je m'égarais davantage.

La route montait et tournait. Nous escaladions la colline. Bientôt le chemin s'est rétréci. Nous avançons plus lentement. Ce n'était plus une route, mais un sentier de terre.

La Coupole de cristal

Je fis arrêter le car devant un immeuble tout seul, en pleine campagne. Contre le trottoir, un ruisseau sur lequel on avait peint des bandes bleues ondulées pour imiter l'eau. Je ne sais pas pourquoi, car une fine pellicule de liquide limpide courait à l'intérieur.

L'immeuble lui-même avait un aspect étonnant, mais c'est seulement en en sortant, quelques instants plus tard, que je m'en suis aperçu. J'étais monté pour regarder les boîtes aux lettres, mais il n'y avait aucun nom inscrit. C'est au moment où j'abandonnai mes recherches que je me suis aperçu que j'avais dû gravir plusieurs étages.

Les escaliers extérieurs étaient recouverts de petits carreaux de céramique bleus, comme les piscines, et leur conception était étonnante. À chaque palier, les marches se rétrécissaient jusqu'à la largeur d'un pied, tandis qu'une sorte de plongeur le prolongeait. Au-dessous, un tout petit bassin de vingt centimètres sur trente et profond d'environ cinq centimètres était rempli d'eau. Je ne voyais pas du tout quelle pouvait être leur utilité.

Le paysage défilait de plus en plus vite. J'étais assis dans une voiture à la place du passager, guidant le conducteur du mieux que je pouvais. Un virage a fait crisser les pneus sur le bitume. Nous arrivions en ville.

Il ne restait à ma droite que le trottoir. Les meubles avaient été rasés. Quelques barrières de bois empêchaient les curieux de trop s'approcher du trou énorme qui avait été creusé. La rue était étroite et, après avoir grillé un feu rouge, nous nous sommes retrouvés au milieu d'une intense circulation. Nous allions faire demi-tour pour reculer et laisser le passage, quand j'ai remarqué le bar, juste devant nous. Sur le moment, son nom écrit dans un écusson doré, m'a dit quelque chose. J'ai même cru me voir m'installer à la terrasse ou entrer dans la salle.

Ici, tout est assez flou. Je n'arrive plus à concentrer suffisamment mon esprit, comme si le rêve s'était achevé brutalement dans une sorte de tourbillon opaque et avait repris peu après, au pied de l'escalier qui mène aux jardins du palais.

J'ai retraversé les carrés de fleurs bordés de fer forgé et les petits bassins aux carreaux de mosaïque. Le sol brillait. Il avait dû pleuvoir. J'ai même dû marcher dans une flaque pour laisser passer deux vieilles dames qui promenaient leur chien. J'approchais de la bâtisse. Je savais que j'étais déjà entré dans le palais, que j'avais frappé à la porte et qu'un valet m'avait ouvert. Pourtant, j'ai gravi l'escalier en me répétant que je ne devrais pas déranger encore ces

La Coupole de cristal

gens, qu'ils avaient déjà été assez aimables de me recevoir tout à l'heure. J'ai laissé battre la grosse main de bronze. Un judas s'est ouvert et j'ai reconnu le serviteur.

« Encore vous ? Que désirez-vous maintenant ?

– Je me suis encore égaré... »

Il a soupiré en refermant le petit volet de bois. Le verrou a grincé, la porte s'est ouverte et le serviteur s'est effacé pour me laisser entrer.

« Suivez-moi. »

Il m'a conduit dans une pièce sombre, puis il a refermé la porte et je me suis retrouvé seul.

Je suis resté comme ça jusqu'à ce que les premiers rayons de soleil s'infiltrèrent par une petite fenêtre à carreaux. J'ai pu regarder le paysage extérieur : une grande prairie verte, avec quelques arbres ; un peu plus bas, on pouvait apercevoir les ruines d'un vieux moulin à eau du siècle dernier. En quelques minutes, la lumière inonda la pièce dans laquelle je me trouvais, et je reconnus la grande cheminée de la ferme. Une jeune femme brune descendait l'escalier et m'appelait.

J'ai regardé : la jeune femme était vêtue d'un désha billé de soie blanche et s'approchait de moi en souriant.

Le Retour

« Il faisait beau, ce matin. Je me suis levée plus tôt. Je me suis promenée jusqu'au moulin. Il faudra que tu y viennes, un jour... »

Étouffé par la brume qui m'entourait, j'ai perçu son rire, clair et pur comme celui d'un enfant : un rire qui, pour celui qui l'écoutait en fermant les yeux, devenait effrayant.

LE VIEUX MOULIN

J'ai suivi le chemin qui mène à la rivière, du côté du vieux moulin à eau, ce soir-là. Je ne voulais pas non plus m'éloigner de la maison, mais j'avais beau marcher lentement, je m'éloignais quand même sensiblement de la ferme. Arrivé au premier détour du chemin, j'ai hésité, ne voyant plus la porte. La lumière déclinait. J'ai réalisé que j'avais peur.

La Coupole de cristal

À cent mètres devant moi se découpait la silhouette massive du vieux moulin. La rivière coulait tout près. Dans la masse sombre de la bâtisse, on pouvait distinguer des ouvertures d'un noir plus profond.

J'ai franchi la première ouverture, me retrouvant noyé dans l'obscurité. J'avançais droit devant moi sans jamais rencontrer de mur. De l'extérieur, le moulin paraissait plus petit. Je tâtais du pied le sol devant moi pour éviter de tomber, mais il était lisse. J'ai pensé que j'avançais sur une spirale et non pas, comme je l'avais cru, droit devant moi. Pourtant je n'avais l'impression ni de descendre ni de monter. Y avait-il seulement un plafond ?

Cela faisait maintenant un quart d'heure que je marchais. Je ne savais pas ce que je devais faire. À ce moment, une lueur est née derrière moi. Je me suis retourné : un cierge brûlait. Puis un autre... et un autre encore... Des cierges s'allumaient tout autour de moi et diffusaient leur lumière pâle et vacillante. J'étais entouré de moines aux capuchons rabattus sur le visage et tenant chacun un de ces énormes cierges d'église.

Devant moi s'élevait une pierre énorme, massive. Un autel. Je me suis assis à l'intérieur du cercle tracé sur le sol. Je ne distinguais ni les murs ni le plafond de la salle. J'avais le sentiment d'avoir franchi la barrière

du monde visible. J'avais pénétré la grande coupole de cristal. Celle qui domine les mondes intérieurs.

Un chant maintenant s'élevait, sourd et enveloppant. Je retins ma respiration. Puis, lorsque le chant s'est tu, le silence se fit menaçant. Une femme vêtue de blanc est sortie de l'ombre, un sabre à la main.

Arrivée près de l'autel, elle a prononcé des paroles incompréhensibles, s'est retournée et a appelé. Un moine est venu, tenant dans ses bras une très jeune enfant, puis il l'a déposée sur la pierre et s'est retiré. Elle semblait très malade. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. La femme s'est approchée de l'autel et, quand le chant a de nouveau envahi la pièce, d'un coup de sabre précis, elle a ouvert une grande plaie depuis le cou jusqu'au bas du ventre de l'enfant. Elle en a retiré le cœur et le foie. J'ai fermé les yeux, n'en pouvant supporter davantage. Le chant montait toujours. Je ne voulais pas savoir ce qui se passait maintenant.

Quand j'ai rouvert les yeux, la femme recueillait le sang de l'enfant dans une coupe d'argent. Elle s'est retournée vers moi et m'a demandé de boire. Je sentais mon cœur se soulever, mais j'ai accompli machinalement le geste. Quand je lui ai rendu la coupe, je me suis aperçu que l'enfant n'était plus sur la

La Coupole de cristal

Pierre. C'était une jeune femme brune dont la grande plaie se cicatrisait de façon étonnante. Bientôt, ce ne fut plus qu'un mince filet rose qui disparut dans les minutes qui suivirent. Elle se leva alors, comme vivante, s'approcha de moi et m'embrassa longuement. Elle m'invita à la suivre.

Éclairés tous les deux par le cortège des moines, nous nous sommes mis en route. Seule la lumière diffuse des cierges crevait le noir absolu qui nous entourait. Nous sommes arrivés devant une porte, que la jeune femme ouvrit doucement.

« Tu ne m'avais jamais vue dormir. »

C'était une chambre. La jeune femme reposait sans vie sur le lit, les bras repliés sur la poitrine. J'ai reculé, jusqu'à la porte d'en face, ne quittant pas des yeux ce corps allongé et pâle. Je me suis retrouvé sur le palier du premier étage, dans la ferme. Je sortais de la chambre fermée à clé dans laquelle je n'avais jamais pu pénétrer. J'ai descendu l'escalier jusqu'à la salle de séjour. Dehors, l'air frais m'a fait du bien. La nuit était magnifique et le ciel étoilé. Là-haut, la lune s'élevait en un disque blanc démesuré.

La cuve à mazout était sur roues. J'ai pu la tirer facilement. J'ai aspergé les murs et les boiseries, puis j'ai vidé le reste dans les remises et la cuisine. Puis j'ai gratté une allumette.

LA REPRÉSENTATION

Un jour, j'avais gravi la pente ardue qui mène au temple de lumière, au-delà des montagnes de cristal. J'avais la sensation apaisante d'un nuage parfumé flottant comme une brume autour de moi. Parfois, le chemin disparaissait dans un voile de brouillard. Je le perdais de vue pendant un long moment. Alors je marchais sans savoir, sans chercher à me guider. Je le retrouvais plus loin. Il escaladait la colline, puis traversait une portion de ciel où les étoiles semblaient dormir d'un sommeil inaltérable.

Du sommet de la montagne, on pouvait voir un immense échiquier qui s'étalait dans la vallée et sur lequel dansaient des ombres du temps passé, des femmes et des hommes ayant appartenu à un lointain royaume. Des costumes brillants, un éclaboussement de lumières, de rires et de chants.

La Coupole de cristal

Je contemplais le monde s'éparpillant de case blanche en case noire jusqu'au plus profond d'une rivière où des poissons bordés de rubans d'argent s'effilochaient, au grand émerveillement des dames assises sur l'herbe. Elles laissaient traîner négligemment leurs doigts fins à la surface de l'eau.

Cependant, des cavaliers arrivaient de toutes les parties du monde et remplissaient la scène de leurs costumes chamarrés. De magnifiques pur-sangs s'assemblaient dans les écuries du roi.

On se serait cru dans un pays de rêve.

Les portes du château se sont ouvertes pour laisser passer le cortège. Là-bas, près du temple, je reconnaissais des silhouettes familières.

« Avez-vous retenu votre place pour la représentation ? »

Chacun sortait alors d'un sac brodé de fils d'or un rectangle limpide comme de l'eau sur lequel était gravé un nom. J'ai cherché machinalement dans mes affaires, quand une femme en tenue de cour m'a tendu la main. Entre mes doigts scintillait le cristal. Mon nom y était gravé en bleu. Je n'ai pas pu le lire, tant l'éclat de la plaque m'aveuglait. Elle m'a souri et s'est très légèrement inclinée pour me saluer. J'étais un peu gêné par tant de politesse et de courtoisie.

La Représentation

« Vous êtes venu de si loin... C'est un grand honneur pour nous de vous accueillir, ce soir. Venez avec moi. »

Elle m'a pris le bras et m'a conduit parmi les invités : « Je vous présente le Cheval... la Tour... le Fou... » J'allais de l'un à l'autre ; chacun s'inclinait.

« Et voici la Reine. » Elle était merveilleusement bien sculptée, et je me suis avancé vers elle, plein de respect et d'admiration. « Nous attendons le Roi. Alors, la partie pourra commencer. »

J'ai fait le tour du parc. Quelqu'un, parfois, me saluait de la main. Je rendais le salut d'un signe de tête. Je voulais voir de plus près le grand lac sur lequel quelques embarcations évoluaient doucement. La femme m'avait laissé et s'occupait maintenant des nouveaux arrivés. Une jeune fille d'une grande beauté était assise dans l'herbe. Je l'ai prise pour une bergère, mais ses vêtements étaient trop riches. Il y eut un bruit de galop.

Des marchands arrivaient, vêtus de blanc et portant de grands chapeaux couverts de plumes. Ils ont mis pied à terre et ont étalé devant la reine tout leur chargement.

J'ai longé la berge jusqu'au bâtiment de chasse. Pour y accéder, il fallait prendre une barque. J'ai remis cette visite à plus tard et j'ai emprunté le chemin de la

La Coupole de cristal

colline, celui qui mène au temple. Il était recouvert de dalles immenses de marbre rose. Il devait exister depuis très longtemps, depuis l'Antiquité... Je suis arrivé au sommet de la colline, juste en face de celle sur laquelle je me trouvais tout à l'heure. Un escalier montait : je l'ai escaladé rapidement et j'ai abouti à une plate-forme, une sorte de parvis. Il y avait du monde. Quelqu'un essayait de vanter les qualités d'un piano à d'éventuels acheteurs. Il m'a apostrophé.

« Monsieur ! regardez ce piano, n'est-il pas magnifique ? Il est à vous pour un prix raisonnable.

– Il me semble en assez mauvais état.

– En apparence, en apparence ! Écoutez ce son ! »

Il s'est mis à jouer, mais aucun son n'en sortait.

« N'est-ce pas magnifique ?

– C'est un piano bien singulier.

– Monsieur, ce piano est une création de l'esprit ! N'est-ce pas le plus beau qui puisse exister ? »

Ce camelot m'avait fait perdre suffisamment de temps. Dans un coin d'ombre, je venais d'apercevoir une jeune fille qui me regardait sans bouger. Il me semblait la connaître. Je me suis approché d'elle pour lui demander ce qu'elle faisait ici, toute seule, perdue sur cette colline.

« Cette colline ? Quelle colline ? Nous sommes dans le parc de la faculté ! répondit-elle en riant.

La Représentation

– Je croyais... Mais... le temple de lumière ?

– Vous avez fait fausse route. Venez avec moi, je vais vous indiquer le chemin. »

Nous avons escaladé un mur avec difficulté et nous nous sommes retrouvés dans un jardin public. Nous avons suivi l'allée principale, contournant des bancs de bois sculptés dans des troncs d'arbres, jusqu'à une ruelle marchande. La nuit tombait déjà.

Les boutiques étaient éclairées par des néons de couleurs. Des marchands déroulaient des tissus sur leurs étals. Il m'a semblé voir une amie d'enfance contemplant des chaussures dans une vitrine.

Nous avons pris un petit chemin. La jeune fille me conduisait à travers les sentiers, sous les arbres... La rue marchande jetait au loin ses lumières colorées. Le temple n'était plus très loin maintenant.

« C'est un temple antique, un temple grec. »

Je ne sais pourquoi, nous ne sommes jamais arrivés jusqu'à lui. Il semblait chaque fois s'éloigner davantage. Bientôt nous l'avons entièrement perdu de vue.

Du haut de la falaise à laquelle nous avons abouti, nous avons contemplé la mer. Des vagues se brisaient sur les rochers, quelque deux cents mètres au-dessous de nous. C'était impressionnant. J'avais le vertige, je

La Coupole de cristal

n'osais pas trop m'approcher. J'ai eu peur quand elle m'a proposé de sauter.

« Tu verras, on tombe comme une feuille... doucement... »

J'ai préféré prendre le sentier pour descendre sur la berge. La paroi était escarpée, des cailloux roulaient sous nos pieds. Nous sommes passés devant des préfabriqués qui avaient servi de salles de classe pour les élèves de cette contrée. Le chemin, à partir de là, m'a paru plus praticable.

En bas, l'eau était limpide. Nous nous sommes avancés prudemment.

« Il n'y a certainement que quelques centimètres d'eau. Il ne faut pas avoir peur ! » dit-elle. Mais plus nous nous avançons, plus nous nous enfonçons. Nous avons maintenant de l'eau jusqu'à la taille. Je me suis retourné pour voir où en était ma camarade : il n'y avait personne. Derrière moi, comme devant, l'eau s'étendait à perte de vue. J'étais perdu au milieu et je ne distinguais plus les berges. J'ai appelé.

Ma voix résonnait dans le silence.

J'ai bientôt été obligé de nager, mes pieds ne touchant plus le sol. Mes bras se faisaient lourds. L'eau était trouble, je ne voyais plus le fond. J'étais à bout de forces, quand une barque enfin est passée, pilotée par

La Représentation


un homme vêtu d'une cape de velours rouge et noir et portant un chapeau haut de forme.

« Vous êtes fou de vous baigner ici. On ne se méfie jamais assez des grandes marées. Vous auriez pu vous noyer ! »

Je me suis laissé choir à l'intérieur. L'homme scrutait inlassablement la mer. J'ai eu à peine le temps de voir les voiles se déployer et de constater que la barque était en fait un magnifique trois-mâts avant de m'assoupir.

J'ai laissé le navire prendre le large.

NAUFRAGE

 Le navire s'est dressé sur la lame et une trombe d'eau a recouvert le pont.

Le capitaine, qui était un homme de foi, espérait encore en la victoire de son bâtiment contre les éléments déchaînés. Il maintenait la barre d'un bras vi

La Coupole de cristal

goureux et hurlait ses ordres au travers du grondement terrifiant de la mer et des mâts qui se brisaient.

Un homme est passé par-dessus bord, fauché par une vague gigantesque. Personne n'a rien pu faire pour lui. C'est à peine si on a entendu son cri.

Le pont détrempe glissait et fuyait sous nos pas. Nous nous étions amarrés comme nous avions pu, car la tempête nous avait surpris brutalement, alors que personne ne s'y attendait.

Le magnifique trois-mâts avait déjà l'aspect d'une épave que l'homme ne maintenait plus. Il filait sans erre, là où l'océan voulait le mener et les visages des matelots s'étaient fermés.

Personne, à l'exception du capitaine, ne se faisait plus d'illusion sur son sort. Chacun s'attendait à entendre le craquement sinistre de la coque se brisant et qui mettrait un terme à leur voyage. Ils avaient tous parcouru les mers depuis leur plus tendre enfance et ils s'étaient préparés à mourir ainsi. Certains, même, le souhaitaient. Mais aujourd'hui ils y étaient pour de bon, et le courage faiblissait. Dans leur corps, ils sentaient le besoin de se rebeller, mais c'était vain. Ils étaient attachés à leur poutre par une corde comme des chiens pour ne pas être balayés, impuissants.

Le capitaine, debout à la barre, hurlait encore des ordres, mais personne n'écoutait plus. À quoi bon ?

Naufrage

Un autre mât se brisa et disparut dans les flots, emportant avec lui six matelots qui s'y étaient amarrés, le croyant plus solide que les autres. Ils disparaîtraient avec lui, à plus de mille milles de toute côte. C'est le destin du matelot.

J'entendais l'un d'eux, non loin de moi, qui priait et demandait à Dieu la bonté de bien vouloir aider sa femme et ses enfants qu'il avait vus si peu souvent depuis qu'il avait donné son âme à l'océan.

J'observais le pont. Des trente hommes d'équipage, il ne restait plus grand monde. La plupart avaient rejoint les grands calmes des profondeurs et leur esprit voguait maintenant vers des rivages ensoleillés.

Ils devaient être heureux. La mer est immense, mais celle qu'ils connaissaient en ce moment l'est bien plus encore.

Plus jamais de tempête, plus jamais de typhon. Un vent toujours favorable gonflait leurs voiles et les guidait vers des îles de rêve.

Je n'entendais plus le capitaine. Je me suis tourné vers lui, et j'ai vu la barre livrée à elle-même. Sa carrière de vieux loup venait de prendre fin. Lui qui avait si souvent sauvé son navire de tempêtes déchaînées... Celle-ci avait pris sa revanche et elle avait gagné.

La Coupole de cristal

À chacune de ses victoires, sous les voiles déchirées, il levait le poing vers le ciel et, de sa voix forte et fière, il criait sa joie d'avoir encore vaincu. Cette fois-ci, il ne dira rien.

Un craquement énorme et sinistre dans le grondement des eaux. Tout était-il fini ?

La coque ?

Non. Le grand mât se brisait à son tour, emportant avec lui les sept derniers matelots.

« Courage ! Courage ! »

Je me suis retourné. Le capitaine était toujours là, tenant la barre.

« Nous tiendrons jusqu'au bout ! »

À ce moment, j'ai admiré cet homme. Il dominait les éléments par sa force et sa persévérance. Il ne perdait pas son sang-froid, et je suis sûr qu'il croyait encore à sa victoire.

La tempête a duré trois jours entiers et trois nuits. La coque a résisté. Et, quand le soleil s'est enfin montré, un grand cri a retenti :

« Maintenant, c'est fini ! Cette fois encore, tu as perdu ! »

Ce fut un calme plat qui succéda à la tempête. Je suis sorti de mon abri et je me suis avancé vers le

Naufrage

capitaine. Ses yeux, maintenant, balayaient le pont déserté.

« Tu vois, ce n'est pas si terrible !

— Mais... l'équipage, capitaine...

— L'équipage est fier. Tout marin est fier de mourir en mer. Dans une bataille, on laisse toujours des plumes, matelot. Regarde ce qui reste du grand mât. Il s'est battu jusqu'au bout. Je me taillerai une pipe dans son bois. Il l'a bien mérité. »

Je regardais la mer avec des yeux nouveaux, pleins de respect et d'admiration. Je sentais en elle une force énorme et merveilleuse. Elle me fascinait.

Nous avons inspecté tout le navire. Personne ne vivait plus, à part nous. Nous avons enveloppé les cadavres dans des draps blancs et, après que le capitaine a fait son cérémonial, nous les avons largués par-dessus bord. Nous sommes restés tous les deux silencieux une minute. Le capitaine baissait la tête, il avait sa casquette à la main et je savais qu'il priait. Une casquette toute neuve qu'il avait récupéré dans sa cabine et qu'il jeta ensuite sur les flots.

C'était le dernier rafiote à voiles qui écumait encore les mers. Il n'avait jamais voulu de vapeur. Aujourd'hui, je le comprenais mieux. J'avais presque honte d'avoir survécu.

La Coupole de cristal

Nous n'avions plus de mâts, plus de voiles, plus rien pour nous guider. Tous les instruments de bord étaient inutilisables, et nous n'avions même pas eu le temps de lancer un S.O.S., tant la tempête avait été violente et soudaine. Le radio était sur le pont, et il avait été le premier à être emporté. La mer était plate, le vent était bon et, tout à coup, cette vague immense surgie d'on ne sait où, qui nous a balayés et, aussitôt après, la bourrasque et le ciel noir comme de l'encre. Nous avons tous été surpris. Je me trouvais près du capitaine, dans la soute à cordes, et c'est ce qui m'a sauvé.

Pour fêter cette nouvelle victoire, nous avons entamé un tonneau de rhum qui avait survécu. Nous avons chanté jusqu'au soir. Le ciel était clair, et les étoiles brillaient sur l'océan noir et plat comme de l'huile. Le vent ne soufflait pas dans les haubans. La nuit était silencieuse. Seul le léger clapotis de l'eau sur la coque nous rappelait que nous étions perdus au milieu de l'océan, loin de toute terre habitée.

L'air était frais et pur. J'ai déambulé longtemps sur le pont, regardant vers l'horizon sombre où l'on ne distinguait rien. La lune nous éclairait de sa pâle lueur blanchâtre, et je pouvais voir le capitaine qui taillait sa pipe dans le bois du grand mât.

Maintenant, j'étais heureux d'avoir survécu, et fier. La mer ne m'avait pas pris. Peut-être, un jour, cela arrivera, et je crois que je n'aurai pas peur.

L'océan est un immense échiquier. On gagne ou on perd. Et chaque nouvelle partie possède ses charmes et ses dangers.

« Eh ! moussaillon ! »

Bien qu'étant son second, le capitaine m'appelait souvent ainsi à cause de mon âge. Je l'ai rejoint assez vite. Il était sur la poupe et scrutait l'horizon de son regard perçant.

« Tu ne vois rien, là-bas ? »

Il me montrait du doigt un coin de nuit où je ne distinguais pas grand-chose.

« Non. Je ne vois rien. »

Mais je savais qu'il devait y avoir quelque chose, puisque lui le voyait. Je me forçais à percer le noir. Rien.

« Tu ne vois pas une voile, là-bas ? »

Je ne voyais rien. Une voile ? Ce serait étonnant, puisqu'il n'existait plus qu'un seul voilier de notre tonnage, et nous étions si loin des côtes...

Il me passa les jumelles. Et je vis un point blanc.

« Je vois un point blanc. Mais je ne peux pas dire si c'est une voile ou simplement un navire.

La Coupole de cristal

— C'est une voile, j'en suis sûr. Le bateau est même identique au nôtre... enfin, quand il était entier ! »

J'ai repris les jumelles.

« Vous avez raison, capitaine. Et il vient droit sur nous. »

Je me sentais plein d'espoir. Nous pourrions rejoindre la terre. J'allais faire part de ma joie au capitaine, mais je le trouvai soucieux. De grosses rides barraient son front hâlé. Il fixait toujours ce point blanc qui faisait voile vers nous.

Bientôt le navire ne fut plus qu'à quelques encablures. Nous étions restés sur le pont à observer ses manœuvres. Il approchait de nous dangereusement. On pouvait voir le pont désert du navire. Personne ne tenait la barre. Depuis quelques temps, la joie de trouver un navire qui nous dépannerait nous avait quittés. On avait lu sur sa coque, en grosses lettres dorées, son nom : SAINT ELME. C'était le nom de notre navire. Nous avions donc devant nous la réplique exacte de notre rafiote. Et personne à son bord. Personne pour guider les manœuvres très délicates d'abordage. Les voiles s'orientaient d'elles-mêmes, et la nuit était toujours aussi noire.

Naufrage

J'ai pu voir deux perles de sueur couler sur le front du capitaine. Je n'étais pas, moi-même, très rassuré. L'angoisse nous prenait lentement, et nous commençons à avoir très chaud. Je guettais les réactions du capitaine. Lui qui n'avait jamais eu peur, je le sentais peu courageux à ce moment-là.

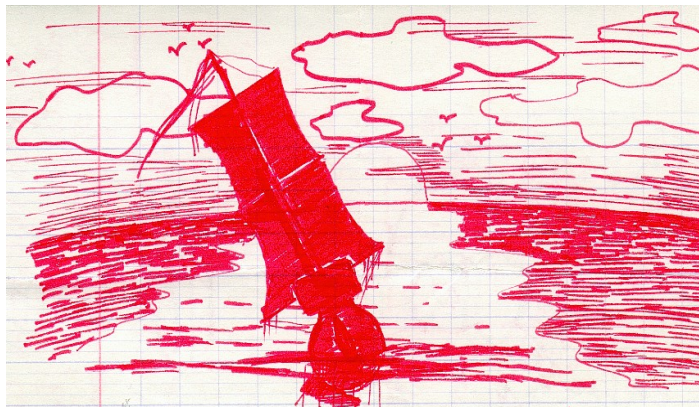
Le navire a collé son flanc contre le nôtre, et il s'est immobilisé. À ce moment, un craquement sinistre s'est fait entendre. La coque se fendait et l'eau envahissait nos cales.

« Capitaine, nous coulons !

— Changeons de bord. Au diable les fantômes ! Je suis trop coriace pour qu'ils me dévorent. »

Nous avons placé une passerelle d'abordage et nous avons gagné le navire frère. À peine étions-nous sur le pont que notre bateau commençait à couler. Nous l'avons regardé disparaître dans les flots jusqu'au dernier instant.

La Coupole de cristal



Quand nous nous sommes retournés, les voiles étaient hissées et nous commençons à faire route vers une destination inconnue.

« Que faisons-nous, capitaine ? »

— Ici, moussaillon, nous sommes passagers. Ce n'est pas moi qui guide le navire. »

Nous nous enfoncions dans la nuit. Aucun tangage, aucun roulis, comme si nous voguions au-dessus des flots. Les voiles étaient gonflées, mais nul vent ne soufflait.

« Y a-t-il quelqu'un à bord ? » hurla le capitaine.

Le silence répondit à son appel, oppressant.

« Mon navire est le Saint-Elme ! reprit-il. J'en suis le capitaine ! Et vous, qui êtes-vous, qui possédez la réplique de mon bâtiment ? »

Naufrage

Un silence lourd pesait sur nous, et les formes étranges prises par les cordages sur le pont n'étaient pas très rassurantes. Pourtant, ces formes nous étaient familières.

« N'y a-t-il pas une vigie ? »

Il montrait le sommet du grand mât, de sa pipe inachevée.

Le navire glissait sur l'eau calme, silencieusement. La nuit semblait s'épaissir davantage. Le matin ne voulait pas arriver.

Nous avons fait quelques pas hésitants, puis nous nous sommes dirigés vers la cabine du capitaine. La porte grinça comme à l'accoutumée. Tout était en ordre.

« Nom de Dieu ! C'est... chez moi ! Il y a même ma bouteille de rhum à moitié entamée sur la table ! »

Je l'ai suivi. Il a grimpé quatre à quatre les escaliers qui donnaient sur le pont, et l'air frais de la nuit nous a encouragés. Nous sommes allés à la barre. Il l'a saisie de ses bras puissants, mais elle resta immobile, comme coincée. Les instruments de bord indiquaient notre direction. Le capitaine, après de rapides calculs, se gratta la barbe, soucieux.

« Nous nous dirigeons vers un lieu maudit... »

La Coupole de cristal

Je vérifiai instinctivement par-dessus son épaule. Il n'y avait pas de doute possible. Il avait raison.

« Et cette barre coincée ! Nous ne pouvons rien faire... Je ne suis plus maître de mon navire. Allons dormir. »

Nous nous sommes couchés, mais le sommeil n'a pas voulu de nous. Une heure plus tard, nous étions de nouveau sur le pont, silencieux.

Il nous a semblé alors que le jour se décidait à se lever. La mer avait des reflets dorés et le ciel jaunissait. C'est à ce moment que l'angoisse m'a saisi. Le capitaine ne voulait pas montrer son trouble devant moi, mais je savais qu'il n'en menait pas large, lui non plus.

Le ciel, la mer, tout s'uniformisait dans un jaune brillant. Le compas était fou. Les instruments ne voulaient plus répondre.

Une sorte de tiédeur nous enveloppa, et notre esprit se détendit. Il nous semblait tout à coup que rien n'avait plus d'importance. Nous étions bien, et cela nous suffisait.

J'ai regardé par-dessus bord, mais j'étais incapable de distinguer l'eau du ciel. Nous étions comme dans un nuage doux.

Naufrage

J'ai couru à la proue.

Au travers de la brume, il me semblait distinguer une masse sphérique énorme et qui tournait lentement sur elle-même. J'ai appelé le capitaine.

« Regardez... là... devant nous...

— Nom de Dieu... »

Le nuage commençait à se dissiper, et nous discernions mieux la sphère. Suffisamment pour constater qu'elle orbitait autour d'une sphère bien plus grosse encore et très éloignée. Nous avions devant nous une planète... et qui ressemblait à la Terre comme un œuf.

LA COUPOLE DE CRISTAL

Une coupole s'était formée au-dessus d'un peuple inconnu. Une coupole de verre fin. Une coupole qui résonnait comme du cristal.

Je ne faisais plus partie de l'ancien univers.

J'ai rejoint à pied les chemins escarpés qui grimpaient inlassablement vers la colline inaccessible.

Je me suis égaré sur le chemin qui mène au temple. Il retournait sa boucle inlassablement jusqu'au silence de la dernière heure. Il ne faisait ni chaud ni froid, ce n'était ni l'hiver ni l'été, c'était un jour sans joie, sans peine, sans rien qui puisse le différencier d'un autre jour. Je me suis enfoncé dans le brouillard, je me suis laissé glisser mollement vers un horizon imperturbable, un horizon sans couleur.

J'avais erré d'un monde à l'autre sans trop savoir où j'allais. Je ne me complaisais plus dans la douleur ni

La Coupole de cristal

dans le souvenir. Je coule maintenant au fond du lit de la grande rivière qui suit sa voie de délivrance.

L'horizon se profile au loin sur une forme mouvante qui me rappelle vaguement une femme.

Celle que je n'ai jamais connue et que je ne connaîtrai jamais. Je reprends ma route, la laissant seule à rêver de je ne sais quel royaume interdit, là, sur son promontoire près de la mer.

Une longue distance est née entre nous. Une distance que la marée recouvre. Je ne distingue plus le rivage. Son image s'estompe et je ne garde plus d'elle qu'un souvenir confus.

Aujourd'hui, je vis retranché dans le palais. Je ne sors plus. J'écris. J'essaie de retrouver et de revivre toutes ces choses merveilleuses qui m'ont échappé. Je suis heureux d'être seul.

Mon refuge est tout petit.

Les murs sont blancs et propres. J'ai mis des matelas par terre et me suis installé près de la fenêtre pour écrire. Je passe parfois des journées entières devant ma table, le crayon à la main, voyageant dans mes souvenirs, les aménageant, les retravaillant. Parfois je me couche et toute une partie de mon existence me revient. C'était une période étrange. Une période qui a marqué la transition entre ce que j'étais et

ce que je suis devenu. Je rebâtis un monde plus complet.

Cela va faire bientôt un an que je me suis installé ici. J'aime surtout le calme de ce monde. Il paraît qu'il y a beaucoup d'artistes.

Quand le soir tombe et que j'allume la lampe, il n'existe plus que ce cercle lumineux sur ma table, perdu dans l'infini obscur. Tout autour, c'est le vide. Alors, j'ai le cœur qui se serre, je suis pris de vertige devant un tel gouffre, je n'ose plus bouger. J'ai trop peur qu'en quittant le cercle, je tombe dans l'espace infini. Mais il y a des tas d'étoiles qui me rassurent. Il y a même la lune qui éclaire les toits.

Il restait un peu de lumière dans les bagages de l'apocalypse. Il restait un cœur battant dans le fond de l'immense couloir, un cœur épuisé, au bout du voyage.

Une coupole s'était formée au-dessus du cœur qui battait. Une coupole de verre fin. Une coupole qui résonnait comme du cristal.

TABLE DES MATIÈRES

La Grande Ellipse

| | |
|---------------------------|----|
| L'Heure du passage | 3 |
| L'Alchimiste | 5 |
| Les Mots dans la chapelle | 8 |
| Le Pèlerin | 14 |
| Astima | 22 |
| Jean La Pierre | 25 |

La Coupole de cristal

| | |
|---------------------------|----|
| La Dernière Porte | 31 |
| Diagnostic | 45 |
| Le Palais des expositions | 51 |
| Le Retour | 57 |
| Le Vieux Moulin | 61 |
| La Représentation | 65 |
| Naufrage | 71 |
| La Coupole de cristal | 83 |

Les Boals 83360 Grimaud
21 août 1973